

Guy Frégault à travers « *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* »

Jean Blain

Volume 36, Number 4, mars 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304096ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304096ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Blain, J. (1983). Guy Frégault à travers « *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 36(4), 569–582.
<https://doi.org/10.7202/304096ar>

NOTE CRITIQUE

GUY FREGAULT À TRAVERS «LIONEL GROULX TEL QU'EN LUI-MÊME»

Il faut d'abord justifier ce titre. Après lecture du *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* que Guy Frégault fait paraître en 1978, on s'attendrait à connaître mieux, et dans une lumière particulière, le dernier Groulx, celui des *Mémoires*. Cela n'est pas faux. Sous l'analyse combien raffinée du disciple, les traits que révèle l'autobiographie du maître s'accroissent, s'atténuent, s'estompent, se précisent finalement pour former l'image d'un homme presque centenaire (Groulx aurait eu cent ans en 1978) qu'évalue avec minutie et conscience un historien compétent qui accède à la soixantaine. Les âges ne sont pas ici des notations superflues. Il n'est pas inconvenant, je crois, de souligner que le dialogue intime entre ces deux personnalités de génération différente se situe à une époque où ni l'une, ni l'autre n'influence directement les destins collectifs qui les préoccupent tant.

On aurait tort, donc, d'écrire la vie de Lionel Groulx sans tenir compte du dernier livre de Guy Frégault. Mais on négligerait peut-être la dimension la plus importante de cet ouvrage, si on n'y voyait d'abord une sorte de testament spirituel de l'auteur, se terminant sur l'angoissante question de l'«incertain avenir politique» des siens.

C'est que Lionel Groulx sert d'alibi. Le message essentiel que veut livrer Frégault, c'est encore celui de la *Guerre de la Conquête* qu'il répète par-delà vingt ans d'un silence qu'on ne peut que regretter devant la qualité du dernier discours. Celui-ci donne, en effet, au message une résonance que la froideur du récit historique ne pouvait permettre. Il est difficile de croire que ce message, Frégault ne l'eût pas livré de toute façon, même sans le prétexte des *Mémoires* de Groulx. Car il justifiait, à la fin d'une vie active, à la fois le cheminement d'un historien et le travail d'un haut fonctionnaire de l'État québécois. Surtout, en 1977, dans l'euphorie pré-référendaire, il paraissait marquer la parfaite harmonie entre le destin de l'individu et celui de la société qui l'intègre, gage éloquent de la réussite d'une vie.

Prétexte donc que Lionel Groulx? Pas tout à fait pourtant. L'analyse des *Mémoires* permet à Frégault de mettre son propre message en perspective, de le mieux démarquer en en faisant ressortir la clarté fulgurante par rapport à l'ambiguïté de celui de Groulx, le tout expliqué avec beaucoup de minutie dans un cadre chronologique de près de trois quarts de siècle. En ce sens, Frégault redevient historien, mais des idées cette fois. Il y a plus encore. Comment ne pas voir dans ce livre une forme de libération d'une influence envahissante, celle d'un «petit prêtre» (comme il se plaît à le désigner) au verbe obsédant, à qui Frégault doit sa carrière et ses premières idées d'historien, pour lequel il conserve une admiration sans bornes, mêlée cependant d'un certain nombre d'agacements. Dans une démarche qui reste profondément révérencieuse, Frégault règle, une fois pour toutes, son compte à Lionel Groulx. Et pourquoi pas?

Le contenu national

Si on met à part les conceptions historiques et la forme du nationalisme que Frégault traite en long et en large avec insistance et clarté, on peut s'interroger sur ce que révèle son livre de l'homme qui l'a écrit. Ici on est à contre-jour. On ne peut parler ni d'insistance, ni de clarté. Tout au plus, peut-on évoquer quelques traits furtifs, quelques positions qui s'ingénient à ne pas trop s'affirmer. C'est que l'homme derrière l'historien, voire même l'essayiste, répugne à se laisser deviner. Il n'est pas, il n'a jamais été de ceux qui s'écoutent se raconter. La fatuité, il l'a connue. Il en relève les traits chez Groulx. Il a beau trouver «cette vanité tout à fait explicable et aussi légitime que toute vanité peut l'être», (ce qui est bien la façon la plus subtile de porter un blâme!) on sent bien qu'elle finit par l'irriter. Autrement, aurait-il pris la peine de l'évoquer aussi souvent?

Pourtant, il eût été souhaitable peut-être que le contraste fût moins grand à cet égard entre le maître et le disciple, et que ce dernier se fût moins discret, plus direct, plus personnel. L'analyse du Frégault réfléchi par sa vision du Groulx des *Mémoires* eût alors comporté moins de risques, certes. Aurait-elle pu permettre de mieux mettre en lumière des filiations qui d'une génération à l'autre — et malgré des heurts compréhensibles — restent évidentes, parfois même un peu troublantes?

Frégault fait grand état de la coupure que représente la deuxième guerre mondiale: «Un jour, c'était 1940; le lendemain, c'est 1945 et une révolution plus tard». Et il ajoute: «Plus près de soixante-dix ans que de soixante, Lionel Groulx n'a plus l'âge où l'on peut accepter de vieillir de cinq ans à la fois... Il a été le maître

incontesté des années trente et du début des années quarante. À la fin des années quarante, le voici contesté, discuté, et parfois sérieusement.» Par qui? Frégault énumère les adversaires du vieillard: vieux partis discrédités..., vétérans des mouvements d'action catholique..., sociologues et économistes «qui s'initient à leur métier dans une atmosphère de fédéralisme euphorique»..., nouveaux historiens..., nouveaux journalistes... (p. 37-38)

Arrêtons-nous un instant. Ne faut-il pas convenir que la plupart de ces adversaires du chanoine sont aussi en 1950 ou seront quelques années plus tard les adversaires des «nouveaux historiens» dont Groulx, au dire de Frégault, «n'aime pas les méthodes... et encore moins la logique, et encore beaucoup moins les conclusions» (p. 38).

Pour ces adversaires, hommes de science, de politique ou d'action, les historiens nationalistes se confondent entre eux d'une génération à l'autre. Au mieux, tenteront-ils par les appellations de «néo-nationalisme» ou de «pessimisme» de marquer des nuances associées à des chicanes de familles. Il est bien évident que, dans leur esprit, les points en commun l'emportent sur les divergences. En quoi, ils n'ont pas complètement tort. À force de discourir des différences qui existent entre le nationalisme ambigu de Groulx et le nationalisme cohérent et logique de Frégault, on finit par oublier que l'essentiel porte non pas sur la façon dont ce nationalisme doit se réaliser, mais bien sur les valeurs que ce nationalisme entend protéger. En somme, il s'agit de convenir que la forme, le matériau, et la plus ou moins grande étanchéité du contenant ne fassent perdre de vue la nature du contenu.

Il est clair que Lionel Groulx attachait au contenu une valeur beaucoup plus grande que ne le feront les «jeunes historiens». Il se fit le défenseur de la religion, du droit et de la langue, bien sûr, mais aussi de la morale austère, de l'autorité, de l'encadrement des jeunes, etc. Ceci est bien connu. D'autre part, il se demandait dans quel contenant constitutionnel maintenir et développer ce vécu traditionnel. Les «jeunes historiens», quant à eux, ne s'intéressent qu'à ce dernier aspect. Se répétant lui-même presque textuellement à un quart de siècle de distance, Frégault écrit: «Une défaite défait; ce que 1760 a défait, 1867 ne l'a pas refait; ce qui a été détruit n'a pas été reconstruit» (p. 102). Fort bien, mais ce que l'on sait encore assez mal aujourd'hui, c'est précisément *ce* qui a été défait ou détruit et ce que l'on connaît encore plus mal, c'est *ce* qu'il faut reconstruire. Là-dessus, Frégault est resté muet. Il pouvait toujours donner comme raison que contrairement à Groulx il n'était pas «homme de mouvement».

Pourtant, son dernier ouvrage projeté, souvent fort indirectement il est vrai, quelques faibles lueurs sur les éléments valables de la société à reconstruire, éléments rêvés, mais surtout éléments perdus. Une fois pris en compte l'écart d'une génération qui explique la disparition d'attitudes «groulxistes» comme la primauté du catholicisme, l'engouement pour l'agriculture, la crainte de l'État, attitudes qui relèvent du nationalisme-d'une-certaine-époque plutôt que du nationalisme tout court, on se retrouve en terrain bien familier, malgré tout, de part et d'autre de la prétendue frontière de la seconde guerre mondiale qui a pu modifier un certain nombre de choses, mais pas l'essentiel du comportement et de la vision nationalistes.

Frégault écrit que l'expression «petit peuple» revient sans cesse dans les propos de Lionel Groulx. Il ajoute: «Elle ne désigne pas les humbles par opposition aux superbes, elle embrasse toute une communauté nationale, peu nombreuse relativement à celles qui l'entourent» (p. 52). L'expression sent un peu trop le paternalisme pour que le disciple la fasse sienne. Cela n'empêche que ses préoccupations recouvrent exactement le même objet que celles du maître, y compris le caractère foncièrement indivisible du «petit peuple». Il cite le Groulx de 1935 qui «proclame que ce qui est opprimé ici, ce n'est pas une classe, mais un peuple» (p. 44).

En fait, la hiérarchie sociale qui articule ce peuple, Groulx l'évoque comme modèle de société à imiter; Frégault l'évoque pour faire la démonstration des effets néfastes de la Conquête et de l'occupation. La frontière de la deuxième guerre mondiale qui sépare les deux hommes aura eu pour seul effet de remplacer un paysan désuet par un bourgeois anachronique. Ni le paysan, ni le bourgeois n'aura été reconstitué historiquement. Il s'agit dans les deux cas de portraits fortement idéalisés, construits à partir d'à priori.

Du reste, les cadres hiérarchiques s'estompent quand le nationalisme se fait projet et action. À ce moment, chez Frégault comme chez Groulx, le national avale le social.

Projet et action, le tissu national redevenu sans hiérarchie, uniforme, empêche qu'ils ne soient découpés en unités articulées, réalisables par étape (car tout découpage de la nation risquerait de devenir social et créerait le risque d'un cheminement contraire aux objectifs généraux). D'où le caractère à la fois global et simple du message nationaliste de Frégault. Avec une application soutenue, il fait la démonstration qu'il y a une énorme différence entre l'affirmation ambiguë de Groulx: «Notre État français, nous l'aurons», et sa propre affirmation finale: «qui vivra verra» où se pro-

file le souhait de l'indépendance québécoise. Nous aurons à revenir là-dessus, mais pour le moment notons cet aspect commun que l'un et l'autre utilisent comme points d'orgue des formules évoquant l'avenir, seul refuge plausible de ce qui se veut entier, inconditionnel, infrangible et inéluctable. Nous voilà bien au coeur de la démarche nationaliste qui en dernier ressort finit toujours par miser plus que de raison sur la vertu d'espérance.

Excès de globalisme, réduction du social au national, quête indéfectible du futur et quoi encore? Sur certaines caractéristiques de la société, on se serait attendu à des divergences plus considérables entre le maître et le disciple. Frégault défend la jeunesse d'après-guerre contre les attaques des *Chemins de l'avenir* et des *Mémoires*. «La génération qui monte déplace rudement celle qui la précède», dit-il. Mais pourquoi sent-il le besoin d'ajouter plus loin: «il n'est... pas exclu que la société ait à payer assez cher les débordements et les sottises voyantes» que Groulx dénonçait dans ses dernières oeuvres (p. 35-39). Le recul de la foi l'affecte moins qu'il a pu toucher le chanoine. Cela se comprend. Mais il n'en écrit pas moins, faisant allusion au monde post-chrétien dont parle Toynbee: «Quelque part au cours des quinze années consécutives à la dernière guerre, se pourrait-il que le Québec se fût mis à l'heure de ce monde? Ainsi, une synthèse, chez nous, se serait dé faite. Une rupture serait intervenue. Quelque chose serait mort. S'il est né quelque chose, on ignorerait encore ce qui vivra.» (p. 40) Accents groulxistes que ceux-là, à n'en pas douter! Pour évoquer le mouvement de fond qui dans la désagrégation des vieilles valeurs prépare la Révolution tranquille, Frégault utilise l'arsenal que connaissait bien son maître: formule interrogative, évocatrice, mystérieuse, et laisse la porte entrouverte à des lendemains inconnus, peut-être apocalyptiques. Le fin observateur qu'il était n'a-t-il vu dans ces quinze ans qu'il a vécu rien de clair, ni de positif?

Quant à la Révolution tranquille elle-même, il insiste évidemment sur la «ressaisie» politique qu'elle implique et qui amène les Québécois «à remettre le cap sur Québec, à réassumer leur destin, à redécouvrir leurs propres institutions politiques, à percevoir la nature de leurs besoins économiques et à entrevoir la nécessité d'une action culturelle concertée sur le plan collectif: en un mot, à rassembler les éléments d'un projet de société.» (p. 237)

Mais plus précisément quel projet de société? Plus précisément, quelles valeurs cette ressaisie va-t-elle préserver et développer dans un contexte d'indépendance? S'il est vrai que le mouvement est visible dès 1960, aurait-il été abusif dix-huit ans plus tard de se poser ces questions?

Frégault, en tout cas, ne s'en préoccupe guère. Quand il évoque le contenu socio-culturel de la Révolution tranquille, c'est finalement pour se rapprocher des positions groulxistes en se contentant d'en atténuer quelque peu le caractère alarmiste, ce qui ne laisse pas quand même de nous étonner. Selon lui, Groulx n'a vu dans la Révolution tranquille, mis à part les aspects politiques, qu'un «défoulement collectif» qui l'a proprement scandalisé. On s'attendrait là-dessus à ce que Frégault s'attarde à justifier les aspects positifs, prometteurs, audacieux du phénomène, histoire de mieux marquer la frontière idéologique de la deuxième guerre mondiale entre sa génération et celle de Groulx. Mais il n'exprime en demi-teintes que des réserves. De la Révolution tranquille, dit-il, deux points méritent d'être notés:

Toute révolution détruit... Au Québec, la Révolution tranquille s'est accompagnée, sur le plan de certaines valeurs morales, d'une transformation et, il faut le reconnaître, de fléchissements amorcés et, sans doute, dissimulés de longue date, en grande partie inconscients aussi... Dans l'ordre de l'esprit, elle a déclenché, avec le rapport Parent, un renversement nécessaire qui a entraîné dans le même abîme quelque chose de bon avec le mauvais. Lionel Groulx en a été horrifié. Il n'a pas été seul à constater la rupture de certaines digues...

Voilà au dire de Frégault le premier point à retenir. On avouera que ce jugement sur le contenu culturel de la Révolution tranquille est particulièrement sommaire et qu'il ne pêche pas par enthousiasme. «Quant au second point, continue Frégault, il met en cause l'avenir politique d'une nation [le contenant!]. Il y a lieu de l'examiner de près.» (p. 169-170)

En fait, il l'examine de si près qu'il y consacre, tout bien compté, la moitié de son ouvrage. D'où encore une fois, le déséquilibre foncier entre les valeurs collectives et leur enveloppe protectrice. Sur celles-là, c'est-à-dire sur ce qu'il faut mettre en état d'indépendance, Frégault essayiste n'est guère plus bavard que Frégault historien. Le peu qu'il en exprime permettrait, sans susciter de contraste éblouissant, de ranger le disciple au côté du maître dont il partage la vision conservatrice des choses, élaguée, bien sûr, d'excès devenus trop anachroniques, mais quand même aussi désabusée en apparence que celle qu'on retrouve en filigrane dans le Groulx des *Mémoires*.

L'histoire nationale

L'intérêt de Frégault — le mot enthousiasme serait trop fort — se ravive lorsqu'il est question de discourir non de ce que les Québécois sont ou doivent être, mais de ce qu'ils doivent faire

politiquement. Ici le message n'est plus allusif, mais très clair. Il repose sur une longue et minutieuse démonstration qui utilise comme révélateur d'abord Groulx historien, puis Groulx meneur d'hommes, l'un et l'autre unis dans leur ambiguïté radicale: celle de la quête d'une indépendance collective qui, d'Ottawa ou Québec, n'en finit pas de décider où s'amarrer. Savamment mise en lumière par Frégault, cette hésitation qui apparaît non pas comme le fruit d'un doute créateur, mais comme le résultat d'une logique déficiente, fait ressortir l'évidence du seul port d'attache possible: le Québec.

Frégault reste très déférent à l'égard de Groulx historien, mais au total fort peu élogieux. En tout cas, ce qu'il souligne s'associe rarement à la carrière d'un grand maître de l'histoire. Ce qu'il souligne, c'est d'abord le fait que la vocation première de Groulx était d'enseigner et de diriger, et qu'il est devenu historien par obéissance, avant de l'être par choix. C'est ensuite la formation autodidacte du professeur de collège devenu historien, la formation officielle antérieure ayant surtout été faite de théologie, de philosophie et de littérature. Groulx se donne donc lui-même des maîtres dont il parlera dans ses *Mémoires*: Fustel de Coulanges, Guizot, Taine et d'autres. Or, dit Frégault: «On échappe mal à l'impression que, dans plus d'un cas, les sentiments d'admiration qu'exprime l'écrivain ont quelque chose de convenu... Rien de conventionnel, toutefois, dans l'éloge réservé à Pierre de La Gorce: c'est que Lionel Groulx est ébloui par «l'aisance française» de celui-là... comme il le sera bientôt par les conférences de Pierre Gaxotte, «modèle de beau langage». Par ailleurs, il y a des rejets que Frégault s'explique mal: Lanson, Michelet... et des silences curieux, en particulier «celui qui enveloppe la puissante équipe de travailleurs qui se groupe et se renouvelle autour de la *Revue historique*» (p. 60-61) et celui qui entoure Lucien Febvre («l'exact contemporain de Groulx») et les *Annales*. Ceux que Groulx fréquente «ont beau avoir un public... ils se voient déjà refoulés sur les marges de l'histoire vivante, qui se développera sans eux, ou presque» (p. 95). Et voilà pour les maîtres!

Dans ces conditions, Groulx historien ne peut se bâtir qu'à force de talent et de travail. Le talent, Frégault le lui reconnaît en surabondance. Quant au travail qui lui aussi dépasse les limites humaines, il est progressivement accaparé par la politique, «non pas la politique électorale... mais la politique au niveau des «orientations» nationales...» (p. 96-97). «La vérité est qu'il n'a trouvé le temps de relire ni ses devanciers ni ses contemporains. Il prend ses distances à l'égard des uns et des autres. Il n'est pas question pour lui de s'insérer dans une série d'historiens. Sa place est dans la

lignée des leaders nationaux. Le maître a cédé le pas au chef.» (p. 109)

Fort bien. Mais entre-temps, il a quand même expliqué un certain nombre de choses. Frégault reconnaît que la pensée de Groulx historien ne se laisse pas facilement, sans risque d'être trahie, renfermer dans un bref résumé. Mais on peut en dégager quelques points forts, incontestables. Par exemple, au plan des conceptions: l'homme moteur de l'histoire, le passé maître du présent (même si en cours de carrière il nuance quelque peu l'emprise de celui-là sur celui-ci); le rôle pédagogique et inspirateur de l'oeuvre historique, etc. Frégault souligne fort bien ces aspects qui ne sont cependant pas de nature à faire de Groulx l'inspirateur de l'historiographie actuelle.

Au plan des explications historiques cette fois, Frégault note que le Régime français de Groulx met trop l'accent sur l'Église et sous-estime «le fait même de la colonisation et, ainsi, le rôle de la puissance colonisatrice dans la formation de la société coloniale» (p. 69); que son Régime britannique se bâtit «sur la ligne d'une évolution politique en constante ascension, si bien que, partie du régime de la colonie de la couronne, l'évolution ne s'arrête qu'à ce terme d'un Québec autonome dans un Canada indépendant» (p. 71). Ici Frégault cite Groulx presque textuellement. Pour parachever le tableau groulxiste de l'évolution historique, ajoutons enfin que les problèmes de ce «Québec autonome» surgiront de la déficience des hommes et non de celle des structures.

Voyons ce que Frégault propose en contrepartie. «Étudier l'évolution du Canada français, dit-il, c'est démêler, dans le temps, les éléments de la conjoncture historique de laquelle le Québec s'efforce d'émerger» (on aura remarqué encore une fois que le Québec est conçu comme une sorte de monolithe dont la substance, le contenu, la structure importent peu, et le cheminement, beaucoup); il continue: «c'est poursuivre méthodiquement cette recherche à la lumière de l'expérience occidentale, et notamment d'expériences qui ont réussi en Amérique». Entendons ici par expériences réussies le passage de statut de colonie au statut d'État indépendant. Or, on le sait, cette expérience, la société québécoise n'a pu la vivre à cause de la Conquête dont ni la responsabilité ministérielle, ni la Confédération ne corrige les effets essentiels. Ceci, dit Frégault, c'est l'occasion de la dispute avec Groulx. Quant au fond, la problématique décrite ci-haut ne pouvait manquer «d'avoir des retombées sur la cote de certaines idées reçues, qu'il s'agisse du rôle privilégié des grands hommes et des héros militaires ou parlementaires; de l'importance de l'agriculture et de la vertu... dans la création du Canada avant la Conquête et dans sa

survivance au XIXe siècle; du «miracle canadien» et de la mission providentielle de la «race» française en Amérique... Surtout, voyant dans l'histoire une science sociale, la nouvelle école situe ses investigations au niveau de l'évolution collective, s'interdit tout glissement du cas individuel au fait général et cherche à s'aligner sur ce qui constitue la règle plutôt que sur ce qui fait exception.» (p. 102-103)

Ce contraste entre les deux problématiques d'histoire nationaliste, celle des années 1915 et celle des années 1960, est aujourd'hui fort bien connu, encore que toutes les oeuvres écrites sous l'une ou l'autre bannière soient bien loin de tenir les promesses des principes. Ce qui est moins connu, c'est le jugement qu'un historien comme Frégault peut porter, après coup, sur l'à-propos de sa vision. Il explique: «la rapidité relative avec laquelle s'est répandue cette façon de poser les problèmes historiques du Québec... porterait à croire qu'elle répondait à un besoin, à une inquiétude, à une attente.» Cette symbiose entre les aspirations du milieu et l'explication historique dominante des années 1960 est, certes, le plus beau titre de gloire des historiens de Montréal. «Il paraît difficile, poursuit Frégault, de nier qu'elle ait contribué chez nous, fonction que Malraux attribue à l'histoire, à faire d'une aventure humaine un destin.» Il est incontestable en effet que cette explication s'est articulée à un projet politique qu'on peut qualifier de destin, à la condition toutefois de faire de celui-ci un destin parmi d'autres possibles, sous peine de verser à nouveau dans un déterminisme bien connu, véhiculé par une formule groulxiste à peine rajeunie où la résonance du verbe a plus d'importance que sa signification. Frégault évite-t-il d'être précis à dessein? Toujours à propos de l'explication des historiens de Montréal, il continue: «Sa fortune, incontestable, semblerait indiquer qu'elle est une formule provisoire, comme toutes les formules de cet ordre, née des interrogations et des nécessités d'un temps.» Pourquoi ce «semblerait» dubitatif? Mais laissons-le finir. «Au reste, il se trouve précisément qu'une autre génération d'historiens est née qui, par la suite, tout en donnant l'impression, peut-être excessive, [la formule est suave!] de traverser actuellement une période de perplexité méthodologique, applique des procédés plus subtils que ceux de ses devanciers, procède à des analyses plus fines que celles d'hier, s'arme d'une érudition différente de celle de naguère et cherche, en somme, sans faire comme si le chemin parcouru n'avait pas été parcouru, des réponses évoluées à des questions qui ont évolué. Le contraire serait inquiétant.» (p. 103-104) Qu'est-ce que Frégault a en tête au juste? Est-ce trop solliciter le texte qu'on vient de lire que de prétendre qu'il voit la génération d'historiens qui le suit comme devant continuer le «chemin parcouru» et parfaire le tra-

vail commencé en creusant une problématique restée sommaire chez lui et ses collègues, mais qui posait un jalon essentiel, mis en place une fois pour toutes? S'il était besoin de preuves, le livre tout entier confirme le sens de la phrase. En somme, alors que Frégault et les siens avaient rectifié Groulx en dénonçant son ambiguïté, leurs successeurs seraient à approfondir la démarche mise au point durant la décennie 1950. Autrement dit, de l'erreur (ou mieux de l'errance), on serait passé à la vérité, puis à son raffinement. Est-ce bien sûr?

Mais revenons au Groulx que nous livre Frégault. Optimiste par vocation et quoi qu'il en ait, célébrant la marche vers une indépendance qui se cherche entre le Canada et le Québec mais qui déborde largement sur «la conscience vive des valeurs de civilisation qu'on porte en soi», Groulx termine sa carrière d'historien par le *Canada français missionnaire, une autre grande aventure*, où le Québec chrétien se porte à la conquête de l'humanité. À ce sujet, Frégault écrit: «La courbe à l'aide de laquelle il s'est appliqué à tracer «l'ascension» des siens peut bien ne pas correspondre à l'évolution d'un pays, le Canada, où ils sont loin d'occuper la place qu'il leur désigne; elle peut bien s'arrêter, en réalité, à un point très inférieur à celui où il s'ingénie à situer leur rôle dans le monde — il se trouve cependant qu'elle se superpose à la ligne avec laquelle ce peuple a longtemps, dans son esprit, confondu le profil de son destin. C'est pourquoi il aura reçu et porté le titre d'historien national.» (p. 89) Terrible hommage, en fin de compte, que celui qui consiste à faire de Groulx, historien, le porte-parole officiel des marchands d'illusions.

Le contenant national

À l'historien, Frégault préfère décidément Groulx homme d'action qu'il suit pas à pas depuis 1917 à travers le prisme des *Mémoires*. Quand on parle d'homme d'action à propos de Lionel Groulx, il n'est pas inutile de préciser qu'il s'agit d'une action par la plume et par la parole, ce qui évidemment nous ramène au plan des idées. Or, n'est-il pas un peu étrange, au point de départ, de faire une distinction aussi tranchée entre les idées de l'historien et les idées de l'homme d'action, comme si celles-ci n'étaient pas nécessairement liées à celles-là, comme s'il eût été normal que Groulx propose, comme meneur d'hommes, ce qui cadrerait mal avec sa conception, comme historien, de l'évolution de la société canadienne. Frégault pourtant n'hésite pas (et dans le plan et dans la rédaction de l'ouvrage) à faire cette dichotomie au risque de donner de Groulx une image bizarrement désarticulée.

Au total, comme on l'a vu, Frégault a fait assez bon marché de la carrière d'historien de son maître et s'il insiste tant sur celle de l'homme d'action, c'est qu'il veut y voir un cheminement qui, à un moment donné, en 1922 précisément, et pour fort peu de temps, a permis à Groulx de frôler ce que les «jeunes historiens» ont désigné comme étant la vérité historique, c'est-à-dire, la sujétion permanente imposée par la Conquête et le seul cheminement politique valable qui fasse suite à cette constatation, c'est-à-dire l'indépendance du Québec. D'où pour Frégault un traitement assez inusité en même temps que révélateur de son Groulx, homme d'action: dans un premier temps, celui-ci nous est présenté dans toute son ambiguïté depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort (3e chapitre); puis, dans un second temps (4e chapitre), les textes de 1922, d'où jaillit la lumière, sont examinés à la loupe, de même que les commentaires que Groulx leur consacre en 1955 dans ses *Mémoires*. Dans le même chapitre et en conclusion, Frégault analyse les raisons qui expliquent que Groulx après 1922 ait été repris du démon de l'ambivalence et formule d'ultimes professions de foi en la cause de l'indépendance.

Ce découpage de la matière lui permet de terminer son livre en se sentant en étroite communion avec son maître, ce «visionnaire» de 1922. Il écrit: «À travers les alluvions des doctrines, au-delà des oeuvres éphémères de l'histoire à demi savante, perçant les épaisseurs de papier du «nationalisme» d'ici et d'ailleurs, il aurait atteint ce que cachent les apparences et découvert, au sens propre, un fond immuable, à la fois souvenir et projet, doute et certitude, conscience et tourment. Alors, il aurait eu la vision de la patrie: *patria*, pays des pères. C'est ce qu'il montre aux fils. Peu important, après cela, les éclaircissements convenables qu'il s'ingénie à formuler et les formules qu'il emprunte à l'actualité. Le «vent qui passe» n'emporte pas tout. Permanente, la vision continue d'émerger des systèmes qui changent. À cause d'elle, les jeunes de 1930 viennent à lui, et à cause d'elle toujours ceux de 1960. Elle demeure à jamais liée, quoi qu'il en ait, au rôle qu'il a véritablement tenu. C'est elle qui rejoint, par d'autres voies, une nouvelle conception de l'histoire.» (p. 227)

Cette dernière affirmation de l'union de la pensée groulxiste de 1922 et de l'histoire nationaliste de 1960, il faut pour en comprendre toute la valeur aux yeux d'un Frégault inhabituellement exalté, la replacer dans ces années d'espoirs frénétiques qui séparent novembre 1976 de mai 1980. L'ouvrage, à n'en pas douter, paraissait à son heure.

Mais au prix de distorsions dont Groulx fait les frais. Non seulement a-t-on déconnecté chez lui l'historien du penseur natio-

naliste, mais en ce qui a trait à celui-ci, on braque les réflecteurs sur les écrits d'une seule année auxquels on compare en les opposant les écrits antérieurs et postérieurs. Groulx aurait, certes, trouvé le traitement abusif; on a, pour s'en convaincre, qu'à lire les pages qu'il consacre lui-même à ses propres écrits de 1922 dans ses *Mémoires*. Le résultat en clair de tout cela, c'est l'image d'une profonde incohérence que Groulx ne mérite pas.

Dès le début de sa carrière d'homme de lettres, Frégault le souligne, Groulx se révèle disciple et admirateur de Henri Bourassa dont il épouse les principales thèses. Ainsi, pour lui, nous l'avons vu, la responsabilité ministérielle et la Confédération comme principe et structure administratives corrigent les mauvais effets de la Conquête; les francophones du Québec (pour employer des termes actuels) sont engagés sur la voie de l'indépendance via les mesures d'autonomie que le Canada tout entier arrache à l'Angleterre contre qui, du reste, il faut lutter. La Confédération a établi un équilibre structurel souhaitable entre deux patries: le Québec et le Canada. Équilibre souhaitable, mais équilibre fragile qui dépend, en dernière analyse, de la bonne volonté des hommes.

Groulx, je pense, à quelque titre qu'il ait écrit, n'a jamais renié, même en 1922, l'une quelconque de ces idées. Mais c'est à cause de la dernière en particulier qu'il pourra, compte tenu de la conjoncture politique, s'éloigner de Bourassa et paraître se rapprocher des indépendantistes. Si, en effet, à une époque donnée, l'équilibre confédératif lui semble impossible dans les faits à cause de l'incurie ou de la prévarication des hommes (que peut aussi aggraver un court accès de pessimisme de l'observateur qu'il reprochera plus tard à ses successeurs), il se retournera tout naturellement vers une solution de rechange pour préserver la patrie québécoise, qui, des deux, lui tient le plus à coeur. Dans cette perspective, faute d'alternative, il est évident que la solution devra passer par l'indépendance. Qu'il l'étudie avec profondeur et sérieux, comme il le fait dans les textes de 1922, en montrant la plausibilité et les avantages, cela va de soi pour un homme de cette envergure; que ces textes lui valent la réprobation de ceux qui, à ce moment, croient toujours à la Confédération (en mettant dans l'équilibre un poids sensiblement plus grand du côté de la patrie canadienne), cela se comprend; mais que ces textes fassent de Groulx un indépendantiste qui aurait presque admis en 1922 ce que ses disciples historiens proclamaient dans la décennie 1950, rien n'est moins assuré.

Outre que le chanoine s'en défend lui-même dans ses *Mémoires*, de nombreux passages des deux textes le nient d'une façon explicite, comme celui-ci par exemple: «Quel que soit le mal que

nous fassent le colonialisme et le fédéralisme, nul ne songe parmi nous à briser le *statu quo*. Mais les esprits clairvoyants ne se font plus illusion: le *statu quo*, un avenir prochain s'apprête à le briser, sans nous; et c'est de quoi nous avons le devoir de nous inquiéter.» («Notre avenir politique», *L'Action française*, vol. VII, 1er semestre 1922, p. 4).

Or, il se trouve que les «esprits clairvoyants» se font justement illusion encore une fois. Et cette méprise permet à Groulx de revenir aux idées d'équilibre confédératif qu'il n'a jamais, du reste, abandonnées par lui-même. Frégault a relevé avec beaucoup de patience tous les textes, de 1922 à la période d'après-guerre, dans lesquels Groulx fait plus ou moins l'éloge de la structure confédérative, y compris ceux de 1936 et 1937 où il est question d'un État français au Québec «dans la Confédération si possible, en dehors de la Confédération si impossible». Frégault veut souligner par là la décadence de la pensée par rapport à 1922 alors que Groulx devenu «visionnaire» momentanément... «a vu se lever un soleil que ni lui-même ni ses contemporains n'ont pu longtemps regarder en face» (p. 231-232).

La vérité n'est-elle pas plus simple? Si on prend les textes de 1922 pour ce qu'ils disent (et pour ce que Groulx dit qu'ils disent), on perd peut-être un prophète, mais on gagne en revanche un penseur qui reste cohérent et qui par surcroît comme historien a donné du passé des explications discutables certes, mais qui concordent parfaitement avec ses mots d'ordre d'homme d'action. Toutes les dimensions de la vaste personnalité de Groulx se réconcilient ainsi autour d'une pensée qui reste, bien sûr, mobile et ambiguë mais dans la seule mesure où elle tente continuellement de rajuster un difficile équilibre entre deux pôles: le Canada et le Québec paradoxalement perçus en étroite symbiose en sorte que les bénéfiques de l'un sont les bénéfiques de l'autre.

Cela, bien entendu, est de nature à faire tiquer les tenants du principe des nationalités réduit à son univocité aveuglante. Mais, après tout, mieux vaut un Groulx ambivalent, voire équivoque, jusqu'à la fin, qu'un Groulx qui, à partir de 1923, se serait éloigné d'une vérité atteinte l'année précédente et à laquelle une sorte de blocage lui aurait interdit de revenir. À moins que ce ne fût calcul de sa part.

Dans l'un comme dans l'autre cas, il y a dans ce scénario quelque chose de gênant. Passons rapidement sur l'hypothèse du calcul qui devient assez incongrue quand on sait que la partie des *Mémoires* qui traite de 1922 est rédigée en 1955, alors que Groulx, âgé de soixante-dix-sept ans n'aurait rien eu à perdre, au contraire, à donner aux écrits de 1922 le sens que Frégault voulait y voir.

Reste l'incapacité de retrouver pendant près d'un demi-siècle le «soleil» de 1922. Quand on sait l'extrême simplicité du syllogisme qui préside à l'indépendantisme radical que proposait Frégault, est-il vraiment possible de ne pas comprendre et, à plus forte raison, si on a déjà compris, d'oublier? L'affirmer serait lancer la boutade ou l'insulte. À moins que ce soit plutôt (et il faut l'espérer) se laisser tromper par la frénésie de l'heure qui semble approcher au moment où Frégault écrit et qui doit justifier une fois pour toutes le bien-fondé des explications que les «jeunes historiens» ont données du passé. La conjoncture politique et idéologique explique beaucoup, répétons-le, du dernier ouvrage de Guy Frégault.

Du reste, cohérent dans son ambiguïté et sa recherche d'équilibre entre les patries, Groulx devient-il pour autant illogique? Répondre par l'affirmative, c'est réduire la logique à un jeu désincarné. Frégault qui croit bien davantage, et à juste titre, aux forces du milieu qu'aux talents individuels, se plaît à répéter que Groulx est le porte-parole de son «petit peuple». Or, est-il illogique ce «petit peuple» qui depuis des générations et à trois reprises encore depuis la parution du livre de Frégault continue à miser jusqu'à l'écartèlement sur les deux patries à la fois en se riant des contradictions que relèvent dans ce comportement les définisseurs de situation? Est-il illogique, ou met-il en oeuvre, au ras du réel, une logique infiniment plus complexe que l'autre et dont il nous faudrait trouver la mécanique qui permettrait par exemple à Groulx, homme de talent éclairé, en pleine possession de ses moyens, de prêcher toute sa vie et au coeur d'une seule et unique croisade en faveur d'une indépendance qui pouvait s'appliquer tantôt au Canada, tantôt au Québec et même parfois indifféremment à l'un ou à l'autre, au gré du lecteur?

Il est évident que jouent ici des phénomènes d'intégration, d'acculturation, d'assimilation qui constituent des éléments-clefs pour la connaissance du Canadien français après la Conquête. Il serait urgent de les étudier d'une façon positive, sans charger les concepts d'un sens figé à jamais à partir de 1760, ce qui a pour effet de régler les problèmes avant qu'ils ne se posent.